

Festival international du court métrage de Clermont-Ferrant Ça court sous la neige !

Pierre Pageau

Number 277, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66296ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2012). Festival international du court métrage de Clermont-Ferrant : ça court sous la neige ! *Séquences*, (277), 6–6.

Festival international du court métrage de Clermont-Ferrant Ça court sous la neige !

Le Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrant est considéré, à juste titre, comme le « Cannes du court ». Les organisateurs reçoivent plusieurs milliers de films et n'en retiennent qu'environ 400. La section du Marché du film est énorme, aussi bien pour les invités que pour les différents pays qui viennent y présenter leurs dernières œuvres. Cette année (du 27 janvier au 4 février), le 24^e festival s'est déroulé sous la neige, le froid et sur des trottoirs glissants. Mais les Clermontois sont présents et très nombreux. La salle Jean-Cocteau, qui contient 1400 places, est toujours bondée. Il y a de la frénésie dans l'air. Et le journaliste doit vite apprendre que sa carte de presse ne lui permet pas d'avoir une place avant les spectateurs réguliers. Il y a encore ici un quelque chose de Mai 68.

PIERRE PAGEAU

UN HOMMAGE À THÉODORE USHEV

Cette année, le Québec était présent grâce à un hommage au travail de Théodore Ushev. Les organisateurs ont monté un programme exemplaire et très révélateur de l'originalité de ce créateur. En fait, le programme se nommait « Ushev – Lipsett » : *Very Nice, Very Nice, 21-87* et *A Trip Down Memory Lane* d'Arthur Lipsett étaient présentés, puis *Les Journaux de Lipsett* (2010) de Ushev. Suivait un film avec une entrevue avec Ushev et Chris Robinson (scénariste des *Journaux*). La séance débutait par les premiers films de Ushev (comme *Tower Bahwer*) et se terminait par ses dernières réalisations, qui sont des illustrations musicales : le *Yannick Nézet-Séguin : sans entracte* (pour la musique classique) et *Troisième page après le soleil* (jazz inspiré par Jimi Hendrix). Sa démarche graphique, inspirée du constructivisme, est alors bien mise en relief. La salle, comme toujours, était pleine, mais surtout de jeunes, alors qu'ailleurs ce sont des boomers qui les remplissaient.

Européenne débarque à Singapour et découvre une ville-pays aux apparences trompeuses (une voix hors-champ décrit le lieu comme « un désert de centres d'achats réfrigérés »). Singapour incarne tout le clinquant du monde moderne, et aussi toute son aliénation. La femme pense repartir, mais sur son chemin de retour, elle fait la connaissance d'un chauffeur de taxi qui lui fait voir la ville autrement. La mise en scène (focales, couleurs) accentue le côté artificiel, bien évoqué dans le titre, qui est celui de la ville, mais aussi celui des rapports humains. De nombreux clichés du mélo y sont utilisés, comme celui du bouquet de fleurs qu'un étranger lui offre et qu'elle va refuser. Elle va préférer les récits du chauffeur de taxi, qui cite abondamment Shakespeare ou Joyce. Il y a dans ce film une rencontre exemplaire entre un traitement et son sujet.

Un court-métrage tunisien est un objet rare : *Vivre (El îcha)* de Walid Tayaa vient donc nous interpeller. « Comment est-il possible de vivre dans un tel contexte ? » semble vouloir dire le titre, ce contexte étant celui de la Tunisie de 2010, encore sous le joug d'une dictature, mais rêvant déjà d'une autre vie. La « révolution » démarre vraiment en janvier 2011, après une auto-immolation qui a eu lieu en décembre 2010. Le procès du contexte demeure donc très métaphorique, mais bien réel. Le récit se concentre sur une femme, Hayet, veuve de 40 ans qui cherche à vivre librement. Ses tantes ne cessent de lui rappeler qu'elle devrait se remarier, avoir des enfants, et suivre le Coran. Elle persiste dans son désir de vivre librement. Exaspérée, Hayet communique avec son fils qui vit à Montréal et lui demande de rentrer au pays; la réponse du fils est claire et définitive, il ne rentrera pas en Tunisie. Cela en dit long sur la perception qu'a Tayaa de la vie en Tunisie.

Dans *Tuba Atlantic* de Hallvar Witzo (Norvège), le personnage central, Oskar, âgé de 70 ans, est totalement attachant et désagréable à la fois. Solitaire, misanthrope, il apprend qu'il va mourir dans six jours. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à tuer le maximum de mouettes qui envahissent son bord de mer. Il refuse l'hôpital, alors on lui envoie une jeune fille très religieuse qui doit lui servir d'aide. Elle doit d'abord apprendre à tuer les mouettes. Oskar s'est construit un immense appareil, sorte de tuba, pour communiquer avec son frère qui vit en Irlande, ce qu'il veut faire avant de mourir. Avec un grand souci des détails, une bande sonore expressive, un humour noir, un habile mélange de simplicité narrative et de complexité dans le sujet, ce film est très réussi. 🎬



Tuba Atlantic

QUELQUES FILMS

Artificial Melodrama est un film réalisé par un Italien (Fantoni Modena), produit par un Français, avec un Américain à la caméra, et se consacre à la ville de Singapour. Une jeune